

Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris

Le Rôle de la Femme
dans l'Église primitive
D'APRÈS LE NOUVEAU TESTAMENT

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

soutenue publiquement le 23 Juillet 1907, à 9 heures 1/2 du matin

PAR

I. GASCUEL



PARIS ET CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1907

Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris

Le Rôle de la Femme
dans l'Eglise primitive
D'APRÈS LE NOUVEAU TESTAMENT

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

soutenue publiquement le 23 Juillet 1907, à 9 heures 1/2 du matin

PAR

I. GASCUEL



PARIS ET CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1907

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. VAUCHER, président de la soutenance.	
MM. VAUCHER,	}
GOGUEL,	
MONNIER,	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

N° 419

Ouvrages consultés

- ALZOG (D^r) : *Histoire universelle de l'Eglise*, traduite par l'abbé AG. SABATIER. Paris, V. Sarlit, 1874.
- DAREMBERG et SAGLIO : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (art. div.), Paris, Hachette, 1875-1879.
- GRANDE ENCYCLOPÉDIE : (art. : femme, diaconesses). En cours de publication, Paris.
- LAROUSSE : *Dictionnaire universel du XIX^e siècle* (art. : femme, diaconesses, veuves), Paris, 1874-1878.
- LICHTENBERGER : *Encyclopédie des sciences religieuses* (art. : diaconesses), Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877.
- MARTIGNY (Abbé) : *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* (art. div.), 1877, Paris.
- NAEF (F.) : *Histoire de l'Eglise chrétienne*. Paris. Fischbacher, 1892.
- PRESSENSÉ (E. DE) : *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise*. Paris, Fischbacher, 1887.
- REUSS : *la Bible* (Nouveau Testament). Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876.
- RÉVILLE (J.) : *Origines de l'épiscopat*. Paris, Leroux, 1894.
id. : *Le rôle des veuves dans les communautés chrétiennes primitives*. Paris, Leroux, 1899.
- SCHMIDT : *Essai historique sur la société civile dans le monde romain et sur sa transformation par le christianisme*. Strasbourg, 1853.
- VIGOUROUX (Abbé) : *Dictionnaire de la Bible* (art. : femme). En cours de publication chez Letouzey et Ané, Paris.

Introduction

La situation de la femme dans la civilisation antique et dans le Christianisme.

L'une des plus belles conquêtes du christianisme ce fut, parallèlement au relèvement spirituel et moral de toutes les classes sociales, l'élévation de la femme au niveau de l'homme. Dès les premiers pas il entre sous ce rapport en conflit avec les lois civiles et religieuses et les coutumes barbares qui régissaient le monde antique, littérairement si raffiné, — et d'autre part il se met en contradiction sur plusieurs points avec la loi juive.

C'était cette même révolution profonde faite au profit des humbles et des méprisés de la terre, qui se continuait et bouleversait en faveur des femmes l'ancienne civilisation gréco-romaine avec ses institutions iniques et immorales !

La femme prend place dans le royaume de Dieu au même titre que l'homme, dont elle est l'égale en valeur morale, qui sans elle « ne serait rien », — et elle a droit aux mêmes secours et au même salut. Cohéritière de la grâce et participant à la vie surnaturelle, la religion chrétienne montre en sa personne, comme en la personne de son compagnon, l'image du Créateur. En butte à des tentations semblables à celles qui assaillent le sexe masculin, elle bénéficie aussi des privilèges de

pardon, de résurrection et d'immortalité affirmés par le christianisme.

Elle était inférieure et fort triste sa condition dans l'antiquité !

Jeune fille, elle vivait sous la domination paternelle, d'une excessive dureté, puisque le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants. Il ne lui était guère possible d'échapper à cette tutelle durant toute son existence. Victime toujours sacrifiée, dans le mariage, qu'elle était le plus souvent forcée de contracter, elle ne jouissait pas d'une plus grande liberté. En la prenant pour compagne, le mari héritait de la puissance paternelle la plus absolue, et il était libre d'en user à son gré. Elle devenait l'enfant, l'objet, la chose de l'époux ainsi investi du pouvoir le plus étendu. Le mariage était comme une sorte d'obligation vis-à-vis de l'Etat dont il garantissait la durée par la procréation de citoyens. Presque jamais ce n'était une union où entrent en jeu, en même temps que des considérations matérielles, les plus sérieux intérêts spirituels et moraux. La vieille société gréco-romaine n'y voyait si bien qu'un lien nécessaire en vue de la satisfaction d'un besoin physique, but peu noble en soi, relevé cependant par la destination politico-sociale, — qu'elle autorisa même, pour parer à la pénurie des naissances et assurer la perpétuité de la cité, les unions formées par un homme et une femme qui simplement déclaraient vouloir vivre ensemble. Sous forme de polygamie, de concubinat, ou de communauté des femmes (Platon lui-même préconise cette dernière pour les guerriers de sa république !) elle a sanctionné, et quelquefois or-

donné, à l'exemple de Lycurgue à Sparte, l'infidélité. Des poètes ont immortalisé cette infidélité ; des philosophes l'ont défendue, des récits mythologiques symbolisés, qui incitaient à la volupté, déroulaient devant les imaginations des tableaux où figurent les plus grands dieux des Grecs et des Romains, originaires vraisemblablement de pays barbares aux cultes naturistes, avec toutes leurs faiblesses sensuelles et leurs caprices criminels, protégeant, favorisant les adultères, violant eux-mêmes les lois de la fidélité à l'égard de leurs compagnes, larrons d'honneur, contraignant les créatures humaines à céder à leur passion, mais passant pour honorer avec la femme le mari légitime ou le père de leurs victimes.

Si on ne traitait pas les femmes avec indifférence, elle n'étaient vénérées que comme les génératrices ou en tant qu'objets de caprice et de passion. Tenue constamment en minorité, comme un être sans âme et dépourvu de sensibilité morale, la femme n'échappait guère à une tutelle masculine. A défaut du père ou du mari, un parent mâle, un agnat, exerçait sur sa personne et sur ses biens une surveillance légale. On respectait, on chantait l'homme, qui seul possède la force ; on n'adorait en quelque sorte que la majesté virile. Par suite, tous les excès étaient permis au citoyen. Le mari, maître absolu de sa femme, ne répugnait pas à la céder à un ami, l'ayant parfois achetée au père qui la lui avait livrée. Tyran dans la famille, dont il était seul chef, jouissant du pouvoir discrétionnaire que lois et coutumes avaient rendu sacré, l'époux gérait les biens de sa compagne, même après un divorce, — à moins que le père

n'eût point émancipé sa fille de sa tutelle en la mariant, car alors il reprenait tous ses droits sur elle. A la mort de son mari, la femme n'obtenait dans la succession qu'une part d'enfant. Entre temps, elle vivait à l'écart, s'occupant de travaux que son compagnon, qui seul prenait part au gouvernement et à la défense de la République, jugeait indignes de lui.

Pourtant cette épouse si méprisée était de même condition sociale que son mari, car on n'avait pas l'autorisation de convoler en justes noces avec une femme de rang inférieur. Tout au plus l'homme pouvait-il choisir pour concubines des esclaves même dans sa propre maison, ou des jeunes personnes d'humble origine. De ce commerce naissaient de pauvres êtres portant en quelque sorte le sceau de leur infériorité dès le berceau, puisqu'ils étaient privés des droits civils, que le père pouvait adopter et auxquels il octroyait alors une part à l'affection de la véritable épouse égale à la part qui revenait de droit aux enfants légitimes. La concubine quelquefois recevait le titre d'amie et portait cette qualité jusque sur le mausolée qu'on lui édifiait après son décès ou bien quand on l'ensevelissait dans la tombe de famille. C'étaient surtout les veufs, qui après la mort de leur femme voulaient s'éviter les ennuis d'un second mariage ou les peines et les amendes sur les célibataires, qui appelaient une amie à leur foyer. Des citoyens très vertueux vivaient aussi de cette vie, dont l'Etat seul politiquement profitait et ne se plaignait pas.

Toutes les institutions concouraient à un prétendu bonheur de l'homme, dont la morale anti-

que exaltait encore l'égoïsme. Aussi la famille n'existait-elle que de nom. Il est vrai qu'à Rome on jugeait la femme plus vicieuse par nature que l'homme. Mais on oubliait que celui-ci, en la réduisant au rôle d'esclave, en lui donnant un rang inférieur dans l'humanité, l'avait pour une bonne part diminuée.

La condition de la femme était moins misérable chez les Juifs.

Durant la période patriarcale, elle possède une puissance morale. Le père de famille étant pontife et roi, la mère devint prêtresse et reine, — car les premières maisons furent des temples, les premiers foyers des autels, le culte des ancêtres ayant pour objet l'adoucissement du sort dans la tombe par des sacrifices offerts à leurs mânes. Sans doute l'épouse n'est pas libre, mais elle participe aux honneurs et au pouvoir. Elle est entourée de plus de considération que les autres femmes du mari (car ici encore la polygamie existe !) qui ne sont que des concubines et qui, en donnant le jour à des enfants, en somme travaillent pour elle, la mère de tous, la « femme de la jeunesse ». D'après la loi juive, les épouses n'héritaient pas de leur époux, protecteur plutôt que maître cependant, ni de leur père. Elles ne mangeaient pas à table avec les étrangers ; elles prenaient seulement part aux festins de leurs frères (du temps de Jésus-Christ elles servaient et même figuraient à table). Une tente spéciale était réservée à chacune des femmes d'un homme, ou bien elles habitaient ensemble le gynécée, à cause de la jalousie des orientaux.

Comme chez les gréco-romains, chez les Juifs

la veuve courait le risque d'être vendue par un agnat désireux de retirer de ce trafic le prix d'achat, quand cet héritier renonçait à assurer lui-même à la famille une postérité.

La loi juive se montrait sévère pour la femme coupable d'adultère, ayant violé la prescription mosaïque, — et large pour la répudiation de l'épouse, puisqu'il suffisait du plus futile prétexte pour la renvoyer avec la lettre de répudiation.

C'est ainsi que sans être aussi méprisée et mal-traitée que dans la société gréco-romaine, la femme, chez les Juifs, était en dernière analyse de beaucoup encore inférieure à son compagnon de l'autre sexe :

Le christianisme ne l'a pas seulement relevée de cet état d'infériorité (il ne saurait être question de relèvement là où il n'y a guère ou pas eu en somme égalité antérieure !) on peut dire qu'il l'a portée sur le même plan spirituel que l'homme en la proclamant égale à lui en dignité. Après la religion prophétique et le judaïsme, il exhausse l'horizon moral bien au-dessus du niveau des sociétés et des cultes de l'ancien monde. Aux peuples dégoûtés de leurs divinités anthropomorphiques et grossières, il prêche un Dieu spirituel, sans passions humaines, protecteur des classes inférieures opprimées par les grands, — un Dieu enfin défenseur de la femme créée à son image, tout aussi bien que l'homme.

Le mariage, il le proclame strictement monogame et d'institution divine, basé sur l'amour vrai, c'est-à-dire sur un sentiment libre et pur en chacun des deux contractants, — sur cette espèce de sympathie qui se platt dans le désintéresse-

ment, résiste et survit à toutes les catastrophes, qui est la communion de deux âmes sœurs, et que ne connaissaient guère les Gréco-Romains et les anciens Hébreux. Sous l'influence de la religion du Christ, cette union revêtit un caractère d'indissolubilité, — ce que Dieu a uni ne devant être disjoint à aucun moment ni sous aucun prétexte (même en cas d'infidélité il y avait adultère si l'on se remariait du vivant de l'époux coupable !). Une grâce particulière de l'Esprit saint sanctifie cet acte que l'église inscrira plus tard au nombre des sacrements. L'adultère seul peut motiver le divorce ; et il est formellement condamné par les nouvelles lois religieuses et morales.

Au foyer, la femme est sacrée reine, sœur de l'époux et non plus des enfants, éducatrice de ceux-ci, principalement des filles, maîtresse des serviteurs, siégeant sur l'espèce de trône que lui dressent les devoirs domestiques, malgré que le mari conserve toujours son pouvoir de chef de famille, pouvoir surtout formel. Faible physiquement, du moins lui est-il loisible de gouverner sa maison à son gré. Dans la société romaine, elle passait pour inapte à la vie politique et à ses luttes. Le christianisme demeure d'accord en ce qui concerne un rôle public de la femme avec cette civilisation, — encore qu'il lui concède une certaine direction, une direction d'à-côté, purement morale ; mais il la met directement auprès du mari sur le trône de la famille, qui sans contestation possible est son domaine par excellence. Vivant sur le même pied que l'époux, il y a fidélité réciproque obligatoire. Si l'épouse reste

néanmoins soumise, c'est d'une manière volontaire et libre ; si elle doit servir, c'est en aimant. Elle est la gloire de l'homme, qui en reste le protecteur, le chef, comme Jésus-Christ de l'église. En Christ il n'y a plus ni homme ni femme. Dans le royaume de Dieu on ne donne la préférence à aucun sexe. Chaque famille est une copie de l'église, car là où deux ou trois se trouvent réunis au nom de Jésus, il vient au milieu d'eux.

Dès lors, il paraîtrait logique que la communauté religieuse issue de ce grand principe d'égalité en dignité spirituelle et morale, comme dans la famille qui symbolise son union avec Jésus-Christ, et plus encore que dans cette dernière, puisque l'église vise plus spécialement un but ultra-terrestre, en-dehors du domaine des contingences, échappant à toute considération de classe et de sexe, — il paraîtrait rationnel, à première vue, que cette communauté laisse jouer à la femme ennoblie une action dans son sein, et même un rôle extérieur au moins aussi importants qu'à l'homme, son égal. Ce seraient là des conséquences découlant naturellement de l'émancipation féminine et de la conception spirituelle du royaume de Dieu.

L'église en effet, la première église, a effectivement abandonné en partie à certaines de ses adhérentes le domaine de l'assistance, de la consolation, de la charité corporelle et spirituelle, dans lequel elles pouvaient mettre en valeur mieux que partout ailleurs, parallèlement avec la famille, les merveilleuses qualités de leur nature. Mais elle a cru bon de fermer complètement à toutes les femmes l'accès des fonctions d'ensei-

gnement public et d'administration intérieure ; elles n'ont pas été admises parmi les apôtres, les docteurs, ni les évangélistes. Quelques-unes pourtant prophétisaient, mais il y en avait fort peu. Après Jésus-Christ, qui reste muet sur toute question d'organisation ecclésiastique, St Paul et les apôtres, pensant interpréter avec fidélité la pensée du Maître, donnèrent uniformément ce mot d'ordre de soumission et de silence. Et l'église apostolique ratifia leur manière de voir. Aussi l'Evangile ne mentionne-t-il que peu de charges ecclésiastiques, et d'ailleurs, nous l'avons signalé, d'ordre charitable, et réservées à des femmes triées sur le volet, n'ayant jamais eu ou n'ayant plus de famille où remplir les devoirs d'épouse et de mère, jugés assez absorbants par les premiers chrétiens pour qu'on n'appelât pas celles qui devaient s'en acquitter à servir encore dans un autre domaine. Nous ne connaissons qu'un nombre restreint de ces fonctions de second ordre exercées sous le contrôle immédiat des directeurs des communautés, attribuées à un personnel féminin. Celui-ci du reste se recrutait avec un soin infini et selon des règles inflexibles, afin d'être entouré de beaucoup de garanties de sérieux, de piété et de dévouement, et par là échapper aux travers inhérents à la nature de la femme et aux dangers provenant de ces fonctions, et se soustraire aux sarcasmes et à la grossièreté des païens, enclins à voir dans le christianisme, regardé déjà comme par trop intolérant vis à vis des autres religions, moins exclusives et moins rigoristes que lui, une doctrine d'esclaves peu morale dans ses manifestations (dans les agapes

par exemple). Les premiers chrétiens qui se groupèrent pour prier et pour s'assister mutuellement préféraient réserver à l'élément masculin, plus fort physiquement et socialement bien mieux armé, les fatigues et les responsabilités des églises. Ils cédèrent en sous-ordre aux élues des communautés des devoirs importants de paix et de charité et vénérent de façon spéciale certaines autres catégories de femmes.

Première Partie

Les femmes autour de Jésus-Christ

Ce n'est pas bien dans les Evangiles canoniques que nous irons chercher la trace d'une action officielle déterminée de l'élément féminin dans l'église chrétienne. Jésus-Christ, dont ils se bornent à raconter la vie, n'ayant pas songé à créer une organisation ecclésiastique proprement dite (architecte divin, il s'est contenté de dresser le plan de l'édifice qui peu à peu surgira du sol et se dressera vers le ciel!) a moins encore dicté des instructions précises au sujet du rôle à attribuer à la femme au sein de la communauté. Il s'est pourtant vivement préoccupé du sort qui lui était fait dans son entourage. C'est lui qui déclare le célibat vocation de quelques-uns, qui le premier sanctifie le mariage strictement monogame, qui le rend indissoluble, sauf pour le seul crime d'adultère nettement caractérisé ; qui repousse la répudiation juive, d'une grande facilité, — tout cela en faveur des femmes, qu'il traite avec équité et sur le même pied que les hommes.

Mais malgré cette élévation en dignité, la femme ne nous semble pas avoir été directement, formellement associée à son œuvre. Ses collaborateurs et successeurs (en attendant la fin du monde et son glorieux retour sur les nuées des cieux), ce sont douze hommes, douze chefs, qu'il

désigne, et qui prendront à côté de lui et sous ses ordres, puis sans lui mais sur les indications de l'Esprit saint, la direction des travaux. Parmi les 70 disciples envoyés, selon l'Evangile de Luc, en reconnaissance et en mission, il n'est parlé non plus d'aucune femme.

Faudrait-il conclure que Jésus rejetait ou considérait comme indigne de lui, ou impuissante à favoriser et avancer la moisson céleste toute collaboration féminine? Nous ne le croyons pas. Autour du Maître en effet, on comptait pas mal d'auditrices qui le suivaient fidèlement partout, écoutaient attentivement ses leçons, qu'il guérissait quand elles étaient malades, dont il proclamait et admirait la foi, et dont quelques-unes s'étaient librement chargées depuis la Galilée jusqu'au Calvaire vis à vis de lui et des siens d'un ministère de charité. L'histoire évangélique est pleine de leur dévouement et de leur admirable piété.

Les Juifs avaient eux-mêmes reconnu que Dieu n'a pas éloigné de lui la femme comme un être de nature inférieure, bien au-dessous de l'homme et par suite de l'Eternel, — qu'il l'a créée à l'image de l'homme, qui est sa propre image.

Nos Evangiles affirment solennellement de leur côté que le fils de ce Dieu très-haut est né d'une femme, -- qu'il se plaît à le répéter à ces foules attirées vers le Père céleste dont il leur apporte directement les gages d'amour.

Devant la conscience religieuse par conséquent, dès les premiers balbutiements du christianisme, les femmes, qui ne sont plus les êtres déchus et quasiment sans âme que croyaient philosophie et

monde antiques, semblaient appelées à jouer un grand rôle. Et si nous en suivons quelques-unes durant tout le ministère de Jésus-Christ, et au travers en quelque sorte de ce ministère, en synthétisant les récits des Evangiles, qui se complètent l'un l'autre, et parfois se corrigent réciproquement, nous verrons qu'elles figurent en bonne place dans le Royaume de Dieu qui se fonde. Voici d'abord Marie, mère de Jésus, et Elisabeth (Luc, ch. I, v. 26 à 51), qui, d'après la tradition rapportée par saint Luc, ont été les premières personnes à deviner, par une intuition et par des visions divines, la sublime mission de Christ en ce monde, — mission à laquelle, d'après toujours notre troisième Evangile (récit Jésus à douze ans dans le temple. Luc, ch. II, v. 41 à 51), celle qu'on appellera plus tard la mère de Dieu ne semble pas ajouter foi outre mesure, tellement sans doute elle la juge par trop extraordinaire et surhumaine (une autre fois elle taxera presque de folie son fils aîné !)

Que ces deux relations (et celles dont nous aurons à nous occuper par la suite), reposent ou non sur des faits historiques d'une authenticité indiscutable, — qu'elles tirent leur origine ou leur amplification de la seule croyance populaire, de l'imagination des foules enthousiastes, — et d'ailleurs psychologiquement explicables par la soif du merveilleux plus ou moins latente dans l'humanité, soit par l'impression profonde laissée par Jésus-Christ après sa mort couronnant un ministère divin ; ou qu'elles aient été écrites sous l'inspiration de l'Esprit de vérité, nous ne le rechercherons pas pour éclairer nos investiga-

tions. Cela nous mènerait trop loin. Nous préférons nous appuyer sur les données bibliques comme telles. Et nous retenons d'ores et déjà cet autre fait positif : à savoir que la femme joue réellement un rôle important dans la fondation même du christianisme et peut l'aider sérieusement à se développer. Mais, avons-nous dit, le fondateur de la religion chrétienne ne paraît pas disposé à l'honorer d'aucune tâche officielle dans son Royaume, cependant tout spirituel, d'aucune fonction didactique ou administrative dans la communauté des saints où elle occupe une très grande place. Ce n'est pas que Jésus ignore sa valeur morale, ses dons particulièrement admirables du cœur et de l'âme, complément heureux et nécessaire des qualités masculines, qu'Aristote déclare être d'un prix inestimable pour l'éducation des enfants, et nie les services de l'utilisation de ces dons au profit de ses frères. Au contraire, cette ignorance, cette méconnaissance, ou si l'on préfère cette omission nous paraît quelque chose d'involontaire chez le Christ, qui n'aurait pas eu le temps matériel et qui n'a certainement pas eu la pensée d'organiser un groupement un tant soit peu homogène de ses disciples.

Cette mise à l'index de la femme, en ce qui concerne le service du Royaume, tient peut-être aussi à l'état d'infériorité intellectuelle dans lequel vivait forcément confinée la compagne de l'homme, jalousement reléguée dans la morne tristesse du gynécée. Il n'y avait guère que les hétaires, publiquement méprisées, recevant malgré tout les hommages de graves personnages

trouvant dans leur commerce une diversion agréable à l'exercice de leurs charges, et jusqu'à ceux d'hommes mariés que charmait leur conversation, parce qu'elles fréquentaient des poètes et des artistes dont elles devenaient les inspiratrices, suivaient les leçons des rhéteurs et des philosophes, — qui eussent un vernis littéraire et philosophique ! Mais Socrate déjà avait enseigné que par nature la femme n'est en rien inférieure à son compagnon de l'autre sexe, et que si elle manque de réflexion et de force, ce dernier a le devoir de l'élever jusqu'à lui par une instruction appropriée. Jésus-Christ, fidèle sans très certainement le savoir à cette ligne de conduite, essaiera de lui ouvrir l'intelligence en instruisant lui-même ses auditrices.

Ou encore faut-il voir dans cette apparente inutilisation des meilleures dispositions du sexe féminin une concession aux Juifs et surtout aux païens qui écartaient délibérément du gouvernement de la cité leurs mères, leurs épouses et leurs sœurs, parce qu'absolument incapables d'en remplir les devoirs ni d'en assumer les redoutables responsabilités. Quand à un moment donné certaines dames romaines réclamèrent leur part des honneurs réservés aux hommes pour devenir leurs égales dans la société, puisque ces honneurs conféraient tous les droits, on leur répondit par la promulgation d'une loi frustant même la fille unique de l'héritage de son père. On ne peut pas s'en prendre non plus au caractère d'humilité du christianisme qui demanderait à l'homme plus qu'à la femme. Nous savons combien docilement, — d'aucuns diraient trop doci-

lement ! — les femmes se pliaient à l'humiliation d'autrefois, bien plus dure que cette humilité libre par la charité et par l'amour qui exige d'ailleurs beaucoup de sacrifices de la part du sexe féminin.

Ne verra-t-on pas là une conséquence de l'espérance de la parousie très prochaine de Christ et du peu d'utilité, pour un temps que Jésus semblait estimer assez court, d'un ministère quelconque pour la femme parallèle à celui des apôtres ? Ce qui permettrait de le supposer, c'est que le Christ ne constitue même pas une apparence d'église et que les esclaves ne sont pas affranchis à l'égard de leurs maîtres, mais seulement considérés comme libres moralement et égaux à eux.

Ou enfin (et cela est un motif de la dernière importance, si l'on réfléchit que saint Paul et les apôtres ont été unanimes sur ce point !) ce sont probablement des raisons de convenance, de bienséance, qui ont condamné la femme au silence et au port d'un voile en public. C'est là en effet le motif supérieur qui lui a interdit la parole dans les assemblées des chrétiens. Car il ne lui manquait pas grand'chose pour devenir une auxiliaire précieuse au milieu de ses frères. Elle possédait toutes les vertus nécessaires. La richesse de sa foi dépassait celle de beaucoup d'hommes de l'entourage immédiat du Maître, celle des collaborateurs de Jésus, appelés il est vrai à de plus pénibles tâches, qui ne comprenaient souvent pas ses enseignements et leur portée spirituelle, et que, grâce à l'intuition du cœur, les auditrices du Christ saisissaient vite dans leur sens idéal, proclamant sa puissance divine et lui préparant ainsi une grande moisson d'âmes parmi leurs

parents, amis et concitoyens. C'est précisément leur confiance en Jésus-Christ qui leur vaut la guérison, quand elles font appel à sa compassion, de leurs maux particuliers ou des maladies des personnes pour qui elles intercèdent. Elle est admirable la foi de la cananéenne (Matth. ch. 15, v. 22 à 28 ; Marc ch. 7, v. 25 à 30) quand elle réclame pour les petits chiens les miettes qui tombent de la table des enfants. La femme malade depuis douze ans (Matth. ch. 9, v. 20 à 22 ; Marc ch. 5, v. 25 à 34) est d'une belle humilité et d'une sincère confiance en la guérison complète de son infirmité, quand elle touche sans bruit et cachée dans la foule le vêtement du Maître.

Cette foi des femmes de l'Évangile, Jésus ne cesse de la donner en exemple à tous ceux qui l'écoutent. Dans les paraboles du Juge inique (Luc, ch. 18, v. 1 à 7) et de la drachme perdue (Luc, ch. 15, v. 8 à 10) il la montre au peuple symbolisant la persévérance chrétienne, la persévérance dans la prière. D'un côté, nous assistons à ce spectacle, fréquent dans l'antiquité, d'une pauvre veuve spoliée, sans défenseur et sans appui, que ne rebutent ni le mauvais vouloir d'un magistrat, injuste représentant de la loi, pourtant déjà assez draconienne, ni l'ennui et la fatigue de démarches successives et vaines, tenace dans ses supplications jusqu'à la reconnaissance complète de ses droits. D'autre part, Jésus nous présente une femme mettant sa maison sens dessus dessous pour retrouver une pièce de monnaie malencontreusement perdue. Ces deux paraboles prouvent combien les deux héroïnes avaient de foi et de persévérance, et

devaient synthétiser l'attitude et l'activité de plusieurs des auditrices du Christ, qui montraient par les faits à quel point elles auraient été propres de par leur foi à servir dans le Royaume à côté des « frères » de Jésus.

La charité non plus ne leur faisait pas défaut, si nous en croyons les Evangiles ! Elles devaient en être des modèles, d'autant mieux que la nature féminine s'épanouit de préférence sur ce terrain de prédilection.

Sans rappeler de nouveau le ministère de quelques volontaires qui accompagnent Jésus jusqu'à la fin, nous ne passerons pas sous silence le don de cette pauvre veuve qui jette deux léptes dans le tronc du temple de Jérusalem (Matth., ch. 12, v. 41 à 44 ; Luc, ch. 21, v. 1 à 4), représentant pour elle un gros sacrifice et qui émeut si profondément notre Maître. N'oublions pas davantage la femme qui (Matth. ch. 26, v. 6 à 13, Marc, ch. 14, v. 3 à 9) dans la maison de Simon le lépreux répand sur la tête de Jésus-Christ un parfum précieux et que le Christ qualifie lui-même de charitable en se comparant aux pauvres qui vont rester avec les disciples. Pour ce dernier récit nous devons noter que saint Luc déclare que cette femme était une pécheresse repentante versant des larmes sur les pieds du Seigneur, qu'elle essuie avec ses cheveux et oint du parfum, au grand scandale, non plus cette fois des apôtres et de Judas en particulier, mais de Simon en personne. (Luc, ch. 7, v. 37 à 48). Qu'importe ! foi, repentance, charité, ce sont là les fruits du christianisme qui transforme nos énergies spirituelles et morales.

Exemples de foi, exemples de charité, les

femmes groupées autour de Jésus sont encore les premiers témoins de la résurrection du Maître, mettons (et cela paraît injuste vu leur foi antérieure et l'admiration de cette foi par le Christ lui-même !) témoins involontaires, puisqu'elles allaient embaumer le corps du divin crucifié, témoins cependant ! Elles sont en somme les premiers messagers du christianisme après le fondateur de la religion, — du christianisme de saint Paul qui ne veut savoir que Christ ressuscité et sur le point de revenir dans sa gloire sur les nuées ; ce sont elles qui ont eu le privilège de la première apparition du Seigneur après sa mort ! Les onze apôtres il est vrai n'acceptent pas leur témoignage. Cependant ils s'en trouvent fortement troublés. Et ce témoignage qui leur avait paru sujet à caution, ils le confirment d'une manière éclatante quand le Maître leur apparaît pour les convaincre à leur tour.

Par conséquent, les femmes qui sont devenues des élèves fidèles de Jésus-Christ ont exercé sur la destinée entière de l'église une certaine, une grande influence.

Sans doute, Jésus n'eût pas invité les femmes à remplir une mission officielle quelconque au milieu des saints, ce qui ne les empêche pas de jouer un rôle efficace par la force même des choses.

Tout au plus notre Maître avait-il toléré de leur part une activité spirituelle de beaucoup supérieure à l'activité familiale qui leur revient de droit. Tandis qu'elles vivaient autrefois rivées à des besognes ingrates et aux seuls soins domestiques par les vieux philosophes et hommes d'Etat, le Christ, sans mépriser en aucune manière

l'accomplissement de ces devoirs, qu'il ennoblit, affirme qu'elles doivent conserver sans cesse la préoccupation de leur salut et du salut des leurs, sans les appeler à une charge quelconque dans l'église. Quand (Luc, ch. 10, v. 38 à 42) il dit sur un ton de doux reproche à Marthe, de Béthanie, vacant à son ménage et réclamant l'aide de sa sœur : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'embarrasses de beaucoup de choses... » et qu'il entretient Marie du Royaume, faisant allusion aux conditions d'entrée dans ce Royaume, il songe bien à cette sphère d'actions meilleures pour la femme que la sphère de la famille. Aux noces de Cana (Jean, ch. 2, v. 1 à 10), il semble dur pour sa mère qu'inquiète l'ennui des hôtes ayant épuisé leur provision de vin et qui ne se préoccupe pas un instant des choses divines. D'autres fois il s'écrie que « ceux-là seuls sont sa mère, ses frères et ses sœurs » qui « font la volonté de son père qui est aux cieux ».

De toutes manières donc, Jésus-Christ avait la liberté d'admettre au nombre de ses collaborateurs des auditrices remplissant toutes les conditions requises. Et s'il ne l'a pas fait, cela tient, d'une part à ce qu'il n'a pas jugé nécessaire de laisser un embryon d'organisation ecclésiastique, d'autre part à ce qu'il n'a pas cru pouvoir appeler la femme, même égale à l'homme, hors de sa sphère naturelle qui est la famille, et surtout hors de la réserve que lui commande sa nature, sans l'empêcher de faire son salut et de coopérer d'une manière privée au salut d'autrui. Mais les femmes qui l'entouraient ont rendu effective leur collaboration sans y avoir été invitées, par la seule force des événements et de la vérité !

Deuxième Partie

Les premières communautés apostoliques et les femmes

Jésus-Christ mort, les onze apôtres et les disciples demeurèrent quelque peu désorientés. La disparition tragique du Maître, à laquelle ils s'attendaient si peu malgré l'insistance du Christ à la leur annoncer de son vivant, les avait désemparés. Deux ou trois jours après cependant, nous les trouvons réunis ensemble pour prier, pour pleurer le cher disparu, et *peut-être* pour espérer son retour par un de ces miracles auxquels ils étaient habitués, malgré l'ensevelissement certain du corps de Jésus.

La résurrection de ce dernier et ses apparitions successives, puis son retour vers le Père et la promesse du Consolateur les réconfortèrent et les transformèrent, eux les brebis timides qui avaient honteusement fui à Gethsémané, abandonnant le berger aux mains des loups, en vrais lions, bien qu'ils fussent dans l'attente des lumières de de l'Esprit saint, pour reprendre l'œuvre commencée.

Dans le livre des Actes, il nous est dit que « tous, avec persévérance et d'un seul cœur, s'adonnaient à la prière » et que parmi eux il y avait des femmes, celles qui avaient suivi Jésus. (Actes ch. 1, v. 14).

Par conséquent, la première communauté chrétienne instituée à Jérusalem comptait au nombre de ses membres des « sœurs », qui ne seront pas les dernières à projeter les rayons lumineux émanant du foyer initial qui embrasèrent le monde après les événements de la Pentecôte.

On pourrait s'attendre à voir la femme, premier témoin et premier messager de la résurrection, participante des effusions de l'Esprit, jouer au sein de la communauté nouvelle un rôle ecclésiastique sinon égal à celui qui revenait de droit aux héritiers directs de la pensée du Christ, du moins très important. On crut encore bon de l'écarter, tandis que les apôtres élevaient Matthias à leur rang par le sort au lieu et place du traître Judas, suivant les ordres d'En-haut.

Cependant beaucoup de « sœurs », converties avec leur famille, déposaient aux pieds des douze leurs biens pour prendre part à leur tour à la vie des saints, donnant elles aussi, comme les « frères », l'exemple du désintéressement et du sacrifice. A peine se produisit-il quelques pénibles scènes de mensonge et d'avarice dans le genre de celle où Saphira (Actes, ch. 5, v, 1 à 10) loin de dissuader son mari Ananias de conserver une partie du prix de vente de leur propriété, ou en tout cas de le conjurer de dire la vérité aux apôtres, affirme à son tour que toute la somme a bien été versée au profit des croyants, et où le ciel la punit de mort après son époux, menteur comme elle.

Mais les temps annoncés par le Christ tardant à venir, les libéralités des nouveaux convertis menaçaient de ne pas suffire bien longtemps à la

subsistance d'une communauté qui augmentait sans cesse en nombre et en charges, si on n'établissait pas une sorte de canalisation de l'assistance. C'est alors que les apôtres débordés, décidèrent de s'enfermer exclusivement dans la prédication de la bonne nouvelle et convoquèrent l'assemblée des fidèles. (Actes, ch. 6, v. 1 à 6). Une organisation ecclésiastique destinée à centraliser et répartir les fonds des pauvres s'imposait d'autant plus, leur firent-ils comprendre, que des plaintes s'étaient élevées au sujet de la distribution journalière des subsistances du côté des Juifs helléniques, dont les veuves avaient été négligées ou lésées. Ce corps nouveau ce fut le diaconat. L'assemblée le créa de toutes pièces en élisant sept diacres pleins de l'Esprit saint, chargés à la place des apôtres et en leur nom du service des tables.

S'il était une institution dans laquelle la femme chrétienne avait quelque chance de mettre en valeur ses merveilleux dons naturels, c'était bien celle-là ! Néanmoins ce fut seulement des hommes que l'on choisit. Sa pudeur et sa modestie n'auraient pas dû éloigner la chrétienne de cette fonction. Le rôle de surveillance et de service joué par les diacres s'adaptait parfaitement au caractère féminin. Servir ses frères, se dévouer pour eux, n'est-ce point là l'une de ces vertus exigées du disciple de Jésus-Christ que la femme chrétienne, qui a naturellement plus de pitié et de compassion que l'homme, possède au plus haut degré ? Si des dames romaines endurcies par l'égoïsme des hommes, rivalisaient de zèle avec eux pour maltraiter cruellement leurs esclaves

ves, combien de « sœurs » avaient déjà manifesté au grand jour leur dévouement !

Des raisons analogues à celles que nous avons exposées en essayant d'expliquer le silence de notre Maître en ce qui concerne les fonctions ecclésiastiques des femmes, militaient sûrement dans la première communauté en faveur de leur abstention totale.

Pour l'instant, nous ne voulons retenir en passant, dans le récit des Actes où nous assistons à la naissance de l'Eglise, que cette église s'est vivement préoccupée du sort des veuves, nous réservant de parler d'elles un peu plus loin quand nous étudierons la belle institution créée à leur profit et qui pendant quelques années fera le plus grand honneur aux fidèles, en tant que manifestation de l'amour fraternel qui se trouve à la base même du christianisme à côté de l'amour de Dieu. Déjà nous apprenons que chez Tabitha, de Joppé, prototype des dames de charité, il existait une chambre de travail commune où les veuves se réunissaient pour confectionner des vêtements. (Actes, ch. 9, v. 36 à 42).

Il était encore d'autres femmes qui se faisaient un honneur d'accueillir et au besoin de cacher dans leur maison, des apôtres et les disciples assemblés (telle Marie, mère de Jean, Marc.) (Actes, ch. 12, v. 12).

L'un des auxiliaires de saint Paul, Timothée, le destinataire supposé des deux épîtres qui constituent les seuls documents scripturaires s'étendant avec quelques détails sur un rôle féminin assez précis dans l'église, est le propre fils d'une juive convertie dont il a dû sucer les enseigne-

ments en même temps que le lait, alors que son père n'était pas chrétien.

A Philippes de Macédoine, une femme : Lydie ne devint-elle pas seule prosélyte de saint Paul ?

L'évangéliste Philippe, de Césarée, l'un des sept diacres, n'a-t-il pas quatre filles toutes prophétesses ?

Presqu'à chaque page, le livre des Actes parle de femmes qui se convertissent et entraînent leur famille, ou bien qui se distinguent par leur zèle et leur charité. Mais en aucun cas nous ne constatons que la communauté leur ait cédé un rôle officiel dans son sein et encore moins une délégation au dehors ; elle les réduit un peu au rôle de comparses, quand leur collaboration et leurs actes s'imposent par la logique des principes et des circonstances. Les hommes ont accaparé les charges, peu nombreuses du reste et purement honorifiques que nécessitaient les progrès considérables du christianisme.

Il est un rôle néanmoins que les Actes sont forcés de reconnaître à la femme ; c'est celui qu'aucune autorité (y en eût-il eu !) ne pouvait l'empêcher de jouer : le rôle de persécutée, de martyre. C'est dans le domaine de la persécution et de la persévérance, à défaut de tout autre, qu'elle affirme dès les premiers temps de l'église son égalité avec l'homme.

Aussitôt que la religion nouvelle eût commencé à prendre une extension inquiétante pour le judaïsme et pour les autres cultes, les disciples de Jésus-Christ des deux sexes, sont pourchassés (Actes, ch. 8, v. 2 et suiv.) et souffrent dans leur corps et dans leur âme pour leur témoignage à

leur Sauveur. Les femmes chrétiennes ouvrent dans le long martyrologe, en même temps que les confesseurs masculins, la liste qui porte les noms glorieux, les souffrances atroces, la mort sans défaillance des héroïnes de la foi. Et cela même, ce couronnement suprême d'une vie pure de foi et de sacrifices par le martyre aurait dû constituer, ce nous semble, un argument décisif en faveur de l'admission de la femme aux honneurs d'une église pour laquelle elle meurt !

Troisième Partie

Saint Paul et la femme dans l'Eglise

Personne plus que saint Paul n'a eu plus besoin de collaboratrices, car nécessairement il devait se heurter aux vieilles civilisations du monde antique et il risquait de compromettre la cause même du christianisme dans les pays où il exerça son apostolat, s'il brusquait trop les choses, — s'il ne tenait pas assez compte des coutumes et des lois qui soustrayaient à son action les jeunes filles et les épouses cloîtrées par le père ou par le mari ! Il appela à son aide quelques converties d'élite. Nous connaissons par les lettres de l'apôtre et par les Actes quelques-unes de ces femmes qui se vouaient pour la plupart au célibat, qui lui ont facilité la tâche et travaillaient sous ses ordres à l'émancipation morale et religieuse de leurs infortunées compagnes. Leurs noms figurent dans les salutations finales des grandes épîtres et l'insistance que Paul met à les saluer et à les recommander, avec l'énumération de leurs qualités personnelles et de leurs meilleurs actes, prouve le cas qu'il faisait d'elles et de leur collaboration. Il en est une, appelée Priscille, ou Prisca, mariée à un certain Aquilas qui, aux côtés de son mari, a dû (Actes ch. 18, v. 26) considérablement l'aider, qui en tout cas contribue largement à corriger ce qu'avait d'incomplet et de défectueux l'instruc-

tion religieuse d'Apollos, prédicateur de beaucoup de talent, compagnon de saint Paul et son rival bien involontaire à Corinthe où un parti s'organise autour de lui parallèle à celui de l'apôtre (1 Cor. ch. 1, v. 11 et 12), — qui a aussi collaboré au salut de ce dernier, probablement en le cachant, et qui reçoit dans sa maison l'assemblée des fidèles (Rom. ch. 16, v. 3 à 5.) Mentionnons également trois autres « sœurs » à qui saint Paul envoie de fraternelles salutations : Triphaina et Triphosa « ouvrières dans l'œuvre du Seigneur » et sa « chère Persis » qui « a bien travaillé pour le Seigneur » (Rom. ch. 16, v. 12 et 13).

Personne non plus n'avait autant que l'apôtre des Gentils, à rebâtir à neuf de vieux édifices qui tombaient en ruines et à en édifier de fond en comble de nouveaux.

Saint Paul commença par affirmer que l'église est une famille. Tel par suite il conçoit le rôle de la femme dans la famille, tel il le transposera dans l'église. Cependant, l'action féminine dans cette dernière, l'apôtre pourrait sans inconséquence l'étendre, puisque, à l'instar de Jésus-Christ, il vit dans la conviction que la parousie est imminente, — surtout au profit des célibataires qui ont renoncé au mariage à cause de la supériorité de l'état de célibat.

En effet, l'union de l'homme et de la femme, bien que purifiée par le Christ, lui apparaît comme une faiblesse, comme un pis aller, comme une concession grave à la chair. D'où par suite son infériorité par rapport au célibat, d'ailleurs vocation de quelques rares privilégiés de l'Esprit. Plus tard pourtant l'apôtre change d'attitude

et, tout en mettant les célibataires au-dessus des mariés, il considère le mariage comme une institution excellente, à condition qu'il soit indissoluble, basé sur la fidélité réciproque (ordre du Seigneur) et rompu seulement par l'adultère ou pour cause d'incrédulité irréductible et intolérante de l'une ou de l'autre partie. Entre chrétiens et païens cette union est même licite, dans l'espoir que l'époux converti (souvent c'était la femme !) marié à un incroyant, qu'il sanctifie du reste, le conduira au salut, ou en tout cas si l'inconverti consent à habiter sous le même toit sans gêner en rien la piété ni la charité de son conjoint (I Pierre dit quelque chose de semblable ! Mais plus tard les pères affirmeront qu'un pareil mariage doit être évité à cause des inconvénients plus nombreux que les avantages spirituels qui en découlent !) Saint-Paul qui soutient que la jeune fille restant vierge a l'esprit plus libre pour se consacrer à Dieu, déclare cependant que dans la famille, l'épouse, si elle est contrainte à la soumission vis-à-vis du mari, est du moins librement soumise par l'amour ; elle n'est plus l'esclave de l'époux et en reste moralement l'égale. Ce dernier mort, elle rentre en possession de sa liberté, que ne peuvent lui ôter ni son père, ni aucun agnat, qui n'ont plus ou n'ont point de droit sur elle. Elle peut convoler en secondes noces. Mais il lui est préférable de ne pas contracter un second mariage qui indiquerait chez elle des désirs impurs (I Cor. ch. 7.)

Egale en dignité à l'homme, mariée ou jeune fille, l'apôtre, fidèle à la tradition chrétienne, n'attribue à la femme aucune charge officielle

dans la communauté. Il lui donne la même place qu'aux fidèles de l'autre sexe dans les assemblées publiques, mais il lui impose des conditions de tenue et de décence. C'est ainsi qu'il lui interdit formellement d'y prendre la parole, même pour solliciter des lumières sur des points obscurs et lui ordonne d'y porter toujours un voile sur la tête (l'épître à Tite également !). Modestie, douceur, piété, telles sont les vertus qui lui restent en partage (I Pierre parle aussi dans ce sens !) Saint Paul ne fait exception, nous l'avons vu, que pour Priscille et deux ou trois autres femmes, ses collaboratrices officieuses sans doute, et (nous allions l'oublier !) que pour Phœbé, cette « sœur » pleine de zèle à le servir et à aider d'autres fidèles et qu'il désigne sous le titre de diakonos de Cenchrées, c'est-à-dire de diacre féminin, de diaconesse, investie probablement d'attributions semblables, comme nous le verrons, à celles des membres du diaconat masculin dont les Actes racontent la création et le mode d'élection.

L'apôtre, qui a l'œil à tout, ne pouvait pas non plus ne pas s'occuper des veuves, affranchies de toute tutelle par le christianisme, libres de se remarier mais qui sur son conseil restent dans la viduité. Pour qu'elles ne contractent pas un second mariage, il faut que quelqu'un se charge de leur entretien et les entoure d'affection. Ce quelqu'un, avons-nous vu, c'était les églises qui les assistaient depuis longtemps déjà et auxquelles Saint-Paul ne cesse de les recommander, sans que nous voyons au juste dans les grandes lettres de quelle manière et avec quelles garanties s'effectuait à cette époque cette assistance.

Quatrième Partie

Les diaconesses et les veuves dans les épîtres pastorales

Où surtout nous avons connaissance de la grande sollicitude de la première église chrétienne pour les pauvres, les déshérités, les malheureux, — et l'on peut dire d'un rôle de la femme dans la communauté, c'est dans les épîtres pastorales (Tite, 1 et 2 Timothée surtout !).

Ces lettres forment une sorte de code ecclésiastique paulinien constitué par un législateur qui a soudé bout à bout et complété dans toute la sincérité de son âme pieuse, des billets ou des fragments d'écrits de saint Paul à deux de ses disciples. Nous devons être entre l'an 80 et l'an 100 de notre ère. On sent que la grande église catholique commence à s'organiser, car l'épiscopos, nommé au singulier, préside le collège des anciens, bien que confondu avec eux, et tient son pouvoir de l'assemblée après l'imposition des mains. L'organisation est transitoire.

L'imprévoyance des premiers croyants qui avait déjà nécessité l'institution du diaconat, amènera les communautés à l'épiscopat local d'abord provisoire, puis définitif, et enfin à la papauté.

Les lettres pastorales ne nous montrent pas le fonctionnement de toutes les églises ; elles ne nous ouvrent un certain jour que sur les commu-

nautés helléniques du 1^{er} siècle ou du commencement du second, qui paraissent les mieux développées.

La femme y est toujours condamnée au silence en public et à la soumission vis à vis du mari, mais c'est, ici encore, la libre soumission par l'amour et le silence des convenances.

D'autre part, c'est dans ces communautés que se développent le collège des veuves et le diaconat féminin, embryonnaires dans les Actes et dans les épîtres pauliniennes. Et c'est au sujet de ces deux organismes de la primitive église que les pastorales offrent un grand intérêt. Mais nous ne pourrions nous faire qu'une idée incomplète du fonctionnement de ces deux institutions si nous nous en tenions aux seules données scripturaires, décrivant quelque chose d'idéal, qui doit être, mais n'est pas encore. Aussi devons-nous suppléer de notre mieux à la pénurie des documents bibliques par des textes plus récents.

Résumons rapidement la situation sociale des veuves dans le monde antique. Nous avons constaté combien était injuste et dur l'esclavage de la jeune fille et de la femme mariée devenue la chose du mari. Sœur de ses propres enfants, recueillant de l'héritage une part égale à la leur, mineure toujours, tombée après la mort de l'époux sous la tutelle de son père ou d'un agnat chargé de gérer la fortune du défunt, pouvant vendre la veuve ou la garder lui-même, — ou au pouvoir d'un ami à qui le testament la cédait, pauvre, triste, abandonnée, souvent sans aucun soin et sans affection, elle fréquentait des temples particuliers suppliant les divinités de mettre sur son chemin un autre

époux. Parfois on l'affranchissait de quelques impôts, mais la plupart du temps, elle payait les taxes sur les célibataires. D'un côté donc elle avait affaire à des héritiers intéressés ; de l'autre elle était frappée d'assez grosses amendes. Sa situation avait quelque chose de particulièrement pénible !

Cela pouvait encore aller dans une société où l'inégalité était explicitement consacrée par les lois ! Mais le christianisme qui enseignait l'égalité de toutes les classes sociales et de l'homme et de la femme, ne pouvait tolérer pareil état de choses ! Après avoir proclamé la supériorité du célibat volontairement accepté sur le mariage monogame et indissoluble, il rend la liberté à la veuve. Et pour la tirer de son état de pauvreté et d'isolement, il lui offre dans les communautés chrétiennes à la fois une assistance matérielle et un foyer spirituel où il lui sera possible à elle aussi d'exercer son activité bienfaisante et de participer au bonheur des autres. Les femmes recueillies de la sorte entrent complètement au service de Christ et de l'Eglise. Elles sont à la charge de la communauté. La persistance des premiers chrétiens à voir dans les veuves des pensionnées des fidèles, entretenues sur leurs fonds ou au moyen de collectes spéciales ne se départit pas un instant.

Avec les dépouilles des temples païens on leur construira plus tard des hospices. Les évêques Ignace d'Antioche, Polycarpe, — le pasteur d'Hermas mettent en première ligne parmi les devoirs chrétiens les soins dûs aux veuves. Au milieu du second siècle, Corneille de Rome parle

dans une lettre de 50.000 veuves entretenues par les fidèles, et il les range à la suite des évêques, presbytres, diacres, etc., tous fonctionnaires ecclésiastiques.

Disons en passant que des associations religieuses de Grèce et de Rome parfois secouraient des jeunes filles et des femmes, pour des funérailles par exemple, mais c'était chose rare ! Ajoutons que les prophètes de l'ancienne alliance ayant insisté sur le devoir sacré d'assister orphelins et veuves, les synagogues juives le faisaient quelquefois. Mais c'est le christianisme qui a eu le grand honneur d'organiser une assistance régulière.

Les veuves ainsi secourues n'étaient pas revêtues d'une dignité ecclésiastique, comme quelques-uns l'ont cru, parce qu'on les traitait avec beaucoup de vénération.

En les assistant, les fidèles devenaient collaborateurs de Dieu. Ne sont-elles pas les protégées, comme les épouses du Seigneur ? Ce sont des veuves ecclésiastiques et pas seulement chrétiennes, puisqu'elles sont à la charge des communautés. D'autres femmes sans mari, ayant de la fortune ou une certaine aisance, n'émargeant pas par conséquent au budget de l'église, pouvaient remplir les mêmes devoirs (c'étaient là les veuves chrétiennes !) Mais celles dont parlent les pastorales, ce sont des femmes vraiment seules au monde, les célibataires, vieilles filles ou épouses ayant perdu leur mari, sans enfant ni proche parent pour s'acquitter envers elles des devoirs élémentaires d'assistance, — celles qui n'ont absolument rien pour subvenir à leurs besoins, dont

personne ne s'occupe et dont l'entretien grève déjà le maigre budget des communautés primitives. Pour avoir droit à figurer sur le registre des pensionnées, elles devaient remplir certaines conditions d'âge, de moralité, de piété, en plus des conditions d'isolement indiquées. On ne devait les admettre qu'agées d'au moins 60 ans, veuves d'un seul mari, — après avoir élevé des enfants dans la foi et dans la vertu, exercé l'hospitalité envers les étrangers, lavé les pieds des saints, secouru et consolé les éprouvés, pris part à des œuvres de charité, obtenu un témoignage de bonne vie et mœurs. Une fois inscrites au rôle, elles jouissaient d'une déférence particulière.

Leur situation, loin d'être inférieure était au contraire extrêmement haute, car en leur faisant du bien on rendait hommage à Dieu. Tandis que chez les Juifs (dans le livre de Job par exemple), la souffrance revêtait quelque chose d'infamant et indiquait l'éloignement de Dieu, le châtiment d'un péché, — chez les chrétiens elle est synonyme d'amour du Père céleste, du Père qui châtie parce qu'il aime, — d'épreuve qui conduit au salut. Abaissement et tribulations ne forment-ils pas le cortège qui nous précède dans la vie éternelle ? Les victimes du malheur portent le sceau de Dieu. C'est une espèce d'auréole divine ceignant le front des malheureux. L'assisté plane de la sorte au-dessus du bienfaiteur.

Les veuves, qui étaient avec les orphelins les personnes les plus nécessiteuses et les premières assistées, obtenaient évidemment plus de titres à la charité que les autres. Grâce à la sélection conseillée par les pastorales, l'on était à même de les secourir plus efficacement.

Si nos épîtres établissent à leur endroit des conditions sévères, c'est que parmi elles il en était de jeunes, en lesquelles Baur voit des vierges renonçant au mariage pour servir Christ et l'église. Elles les excluent, parce qu'elles n'offrent pas assez de garanties morales. L'expérience sans doute avait prouvé combien beaucoup se trompaient sur leur véritable vocation qui est la vie de famille. Le mariage basé, comme nous l'avons vu, sur l'amour, sentiment libre, l'auteur des pastorales le considère comme bien supérieur au célibat, dont il affranchit. Il est préférable pour les jeunes veuves à tous égards, car loin d'affaiblir la piété, il l'augmente, les deux époux s'aidant mutuellement à progresser vers la perfection spirituelle, et d'autre part la femme pouvant agir sur le mari et en tout cas sur les enfants. Une activité publique détournerait les jeunes femmes de cette vocation naturelle qui les relève depuis la chute d'Eve.

Les veuves d'âge à se marier, c'est-à-dire ayant moins de 60 ans, ne seront pas secourues parce que le nombre des assistés méritoires déjà considérable pèse lourdement sur les communautés, — parce qu'elles jaserait trop et ne feraient rien.

Ces jeunes veuves étaient sûrement des vierges ; car si cela n'était pas, l'auteur de nos épîtres ne leur conseillerait pas le mariage, parce qu'il n'est pas bien disposé du tout pour les secondes noces, auxquelles il ne reconnaît plus aucune raison morale, et qu'il se serait soigneusement gardé de recommander. D'autre part il abandonnerait les plus malheureuses, celles qui

suivant ses prescriptions auraient contracté un second mariage et seraient veuves pour la deuxième fois. Chéra, d'ailleurs, signifie veuve, sans mari, célibataire. Ignace d'Antioche, vers la fin du 1^{er} siècle, dans son épître aux habitants de Smyrne, n'écrit-il pas : « Je salue les maisons de mes frères, avec les femmes et les enfants et les vierges qui sont dites veuves ? » Renan de son côté affirme que dans les premières communautés chrétiennes « la veuve redevenait presque l'égale de la vierge », sans doute parce qu'elle vivait après la mort de son mari dans un état de chasteté irréprochable. Tertullien cite aussi comme un scandale l'admission d'une jeune vierge de 20 ans dans la classe des veuves. Ce n'est que plus tard que virginité sera synonyme de manifestation supérieure de la piété. Les vierges formeront un ordre en quelque sorte extra-ecclésiastique indépendant du collège des veuves, rivalisant de zèle avec lui, qu'il paralysera, puis supplantera, — un ordre de second plan dans le service de l'église, le clergé les rejetant hors de celle-ci pour y demeurer seul maître.

Voilà ce qu'étaient les veuves. Que faisaient-elles dans l'église ? Elles sont des assistées d'une façon générale, et des assistées que Dieu protège. Mais elles sont des auxiliaires, — auxiliaires surveillées aidant les chefs des communautés dans leur ministère pour la propagande du dehors, surtout dans les familles (ce sont les premiers missionnaires auprès des femmes !) Corps de volontaires, bénéficiant de la charité et la pratiquant, elles devaient se consacrer entièrement à Dieu, occuper dans les assemblées

chrétiennes une place d'honneur, prêcher d'exemple, prier jour et nuit pour les fidèles, être des modèles de piété et de saine doctrine.

Sont-elles le pendant des presbytres ? Ce n'est guère possible, car si on les entourait de respect et d'honneurs, elles n'en étaient pas moins des assistées.

Ou encore peut-on soutenir que parmi elles se recrutaient les diaconesses, ces femmes pieuses consacrées au service religieux, accomplissant une œuvre de charité corporelle et spirituelle, continuatrices de celles dont nous avons rencontré des traces ? Nous ne le pensons pas si on s'en tient aux conditions mêmes fixées par les Pastorales pour l'admission d'une veuve au service d'assistance de la communauté, à cause des difficultés du diaconat. On le peut si l'on admet :

1° Que les Pastorales parlent d'un état idéal de l'église ;

2° Que certaines, que quelques rares jeunes veuves (ou vierges) pouvaient offrir les garanties nécessaires pour le rôle de diaconesse.

Et quelle était donc la tâche des diaconesses ? Les Ecritures ne fournissent pas beaucoup de détails sur leur activité. Nous avons conclu de ce que le nom de Phœbé est accompagné par saint Paul du titre de diakonos, et la fonction existant pour les hommes, qu'elle devait exercer une charge analogue. C'est tout ce que nous sommes en mesure de préciser au point de vie scripturaire et encore cette hypothèse serait-elle sujette à caution. Mais si nous nous appuyons sur les « constitutions apostoliques », nous aurons des lumières suffisantes.

L'institution des diaconesses est conforme au génie bienfaisant de la femme et dictée par une grande délicatesse.

Les diaconesses étaient officiellement chargées, aux lieu et place des diacres qui ne voulaient pas donner prise aux calomnies des païens en allant auprès des femmes : de la visite des malades et des prisonniers, du soin des pauvres, du soulagement des affligés ; elles aidaient au baptême des femmes, qui se faisait par immersion dans le baptistère ; elles portaient les ordres des chefs de la communauté aux femmes ; elles s'occupaient des veuves. Probablement elles portaient un costume spécial. Couvertes d'un voile, elles allaient à l'église ou dans la demeure des indigents, visitant famille après famille. On les investissait de leur pouvoir en sous-ordre par une formule de consécration.

Sans aucun doute elles n'étaient pas mariées, car tandis que les Pastorales insistent sans cesse sur les devoirs domestiques, sur ceux de l'épouse chrétienne, en ce qui concerne les diaconesses elles restent muettes au sujet de ces devoirs. L'auteur ayant le souci du détail ne les aurait pas passés sous silence, puisqu'il parle des obligations spéciales aux femmes des évêques ou des presbytres. Les diaconesses, qui sont des assistantes non des assistées, devaient être des vierges, ou des jeunes veuves au sens où nous avons pris Chêra, ou peut-être encore des femmes ayant de bonne heure perdu leur mari. Ce ne pouvait pas être des veuves âgées, des veuves ecclésiastiques, dont nous avons parlé, totalement incapables de remplir les charges pénibles du diaconat.

Au contraire, des diaconesses d'un âge avancé nous paraissent plutôt avoir été inscrites au rôle des veuves en raison de leurs services et de leur manque de soutien et de ressources matérielles.

Leur fonction si utile, si bienfaisante et pourtant si humble fut malencontreusement supprimée en premier lieu par les conciles de Gaule.

Cela faisant, l'église après avoir sacrifié le collègue des veuves, s'amputa d'un membre, qui sans fatiguer beaucoup son organisme, lui faisait le plus grand honneur et qui avait pour une bonne part contribué au progrès de la religion chrétienne au sein des masses païennes, où une morale vieille de plusieurs siècles exaltait le seul égoïsme de l'homme, qu'elle regardait en somme comme un dieu s'abreuvant à la fois de nectar et de sang !

Conclusions

Cette activité ecclésiastique de la femme dans les communautés chrétiennes, après un assez brillant essor, tombera devant l'hostilité grandissante d'un clergé qui accapare toutes les fonctions. Le christianisme qui avait relevé la jeune fille et l'épouse et fait d'elles les égales de l'homme en dignité morale et en salut, s'il s'était montré peu favorable à un rôle public joué par elles en dehors du domaine familial, dans lequel la nature semble les avoir comme emprisonnées, — ayant cependant reconnu en elles plus de pitié, plus de compassion que chez l'homme, le christianisme n'a pas cru dépasser les limites posées par Jésus-Christ et les apôtres surtout en leur confiant une œuvre de consolation et de charité, d'ailleurs en sous-ordre. Il a créé pour elles les belles institutions des veuves et des diaconesses que rejetteront au second plan les intrigues et les intérêts d'un clergé tout-puissant. Cependant c'est par les femmes que la religion chrétienne exercera son influence jusque dans les maisons des pontifes du paganisme et obtiendra souvent d'être toléré dans les Etats et dans les contrées les plus rebelles à son action. Le rôle de silence dans l'Eglise, et en ce sens d'infériorité vis-à-vis de l'homme, que le christianisme leur impose, sera compensé largement par leur activité dans la famille et dans la suite deviendra un rôle singulièrement positif, mais plus extra-ecclésiastique. L'émancipation de la femme, paralysée par

la puissance cléricale a été lente dans le christianisme. Elle s'est faite dans le domaine intellectuel et s'accomplit sur le terrain social ; mais elle est retardée dans l'Eglise par des esprits sincères et timides qui s'en tiennent strictement à la lettre du Nouveau Testament. Ils transposent dans le temps présent et dans nos pays les institutions et les idées contingentes du passé et d'autres milieux. On reconnaît enfin à la femme, non comme à une esclave dont les bonnes manières et la politesse la plus exquise allègent le poids de la chaîne, mais comme à un être conscient et libre, des dons équivalents à ceux que l'homme a reçus en partage, et l'on reconnaît aussi qu'elle est riche de toutes les vertus chrétiennes exigées pour l'entrée dans le Royaume de Dieu. Peut-être un jour, répétant avec saint Paul que l'Eglise est une famille, lui confiera-t-on dans la communauté les mêmes charges, — lui confèrera-t-on les mêmes droits qu'à l'homme!...

Le Président de la soutenance

E. VAUCHER.

Vu : le Doyen

E. STAPFER.

Table des Matières

	Pages
OUVRAGES CONSULTÉS	3
INTRODUCTION : la situation de la femme dans la civilisation antique et dans le christianisme	5
PREMIÈRE PARTIE : les femmes autour de Jésus- Christ	15
DEUXIÈME PARTIE : les premières communautés apostoliques et la femme...	25
TROISIÈME PARTIE : Saint Paul et la femme dans l'église	31
QUATRIÈME PARTIE : les veuves et les diaconesses dans les épîtres pastorales.	35
CONCLUSIONS	45



